

Noyer le poisson pour mieux le manger

Par Victor Duran-Le Peuch

J'ai été frappé, en regardant le second volet du film *Avatar - La voie de l'eau*, de constater à quel point les poissons sont traités différemment de la plupart des autres animaux. Alors que les Na'vi, l'espèce humanoïde habitant la planète Pandora où se déroule l'intrigue, peuvent forger un lien privilégié avec de nombreux animaux en connectant une queue avec des prolongements nerveux qui sort de l'arrière de leur crâne, ce n'est pas le cas pour les poissons. Le contraste est d'autant plus fort avec d'autres animaux aquatiques avec lesquels les Na'vi communiquent, semblables aux mammifères marins qu'on connaît sur Terre. Avec eux, les Na'vi ont développé des relations riches de protection et de soin mutuels, et leur mise à mort est vécue comme un drame et une injustice condamnable; tout à l'inverse, les poissons sont chosifiés et ne semblent être là que pour faire joli et participer à l'équilibre des écosystèmes en étant la proie d'autres animaux, et en étant pêchés par les Na'vi...

Cette hiérarchie implicite dans *Avatar* correspond malheureusement très bien à la hiérarchie entre les espèces établie par les humain-es sur Terre, les poissons faisant partie des animaux les moins considérés (avec les insectes notamment), et aussi les plus dénigrés et exploités.

On n'habite pas le même monde

« Comme un poisson dans l'eau » : c'est le nom que j'ai fini par donner, après mûre réflexion, au balado que j'ai lancé dans le but d'informer sur ce qu'est le spécisme, de réfléchir et de s'armer pour pouvoir mieux lutter collectivement contre

cette oppression. « Comme un poisson dans l'eau » est une expression qui signifie être à son aise, se sentir bien, être dans son élément.

J'ai passé beaucoup de temps dans mon enfance à me baigner : je pouvais y passer des heures sans me lasser, à explorer, ressentir la dynamique de certains de mes mouvements, rester en apnée dans les profondeurs et me sentir l'espace de quelques instants dans un autre monde. L'eau était mon élément, me disais-je. Cela m'a-t-il pour autant rendu plus sensible à ce que peuvent être les expériences des poissons dans ce même élément? Eh bien, au risque de décevoir : pas du tout... Je ne me posais pas une seconde la question de ce que pouvaient ressentir ces animaux que j'apercevais autour de moi. Même élément : l'eau; mais des univers différents, entre mon monde humain et les autres mondes animaux que je prenais si peu en considération, que je remarquais à peine... C'était comme si les poissons faisaient simplement partie du décor, n'étaient que des éléments de cette toile de fond qu'est censée être la « nature », et non des êtres sentients avec des vies subjectives qui habitaient comme moi leur environnement. Un peu comme les poissons détenus dans des aquariums dans un but esthétique, qui sont rarement considérés dans leur individualité tels que le sont d'autres animaux dits de compagnie comme les chiens et les chats.

Tous les animaux exploités par les humain-es sont altérés, c'est-à-dire construits comme radicalement « autres », essentiellement différents de nous et étrangers. L'altération n'est pas le simple constat d'une différence entre plusieurs groupes, mais bien plutôt l'utilisation d'une différence (réelle ou fictive) pour anéantir tout

sentiment de ressemblance ou de connexion entre des personnes : c'est une construction politique et normative d'infériorisation qui entérine la domination. Il semble que, pour les poissons, ce processus aille encore plus loin, au point qu'ils ne sont le plus souvent pas même reconnus dans la dignité et la singularité de leur existence. Ils ne sont pas considérés comme des « autres » que nous pouvons rencontrer – des individus à part entière, bien que très différents de nous – mais sont réduits à des éléments du paysage. Malcom Ferdinand parle pour cette raison de « refus du monde » par rapport aux captifs africains dans le cadre de l'esclavage colonial, écrivant : « La rencontre première de l'Européen négrier avec l'Africain captif qui sera réduit en esclavage s'est faite sans adresse, sans dialogue, c'est-à-dire sans cette considération première d'un autre dont le visage commande la reconnaissance d'un irréductible » (Ferdinand 2016, p. 92).

La désindividualisation des poissons semble ainsi poussée à l'extrême par rapport à celle qu'ont à subir les autres animaux : certes, on exploite les vaches et les poulets en les considérant comme bien inférieur·es aux humain·es, mais les poissons peinent parfois à être seulement considérés comme des animaux. Dans nos représentations, ils n'existent presque pas pour eux-mêmes. Leur exploitation est alors une forme d'évidence qui se passe complètement de justification explicite : il n'est même pas besoin de déclarer leur infériorité supposée, puisqu'ils sont d'emblée réduits au rang d'objets. Or, on n'a pas besoin de justifier que les objets nous sont inférieurs pour les utiliser.

Il conviendrait déjà de commencer par là : faire accepter que les poissons sont des individus qui vivent dans un monde qui leur est propre, qui diffère du nôtre et qu'ils habitent à leur manière. On pourrait alors reconnaître leurs différences avec nous et les formes de perception, d'agentivité,

d'expression et de résistance qui leur sont propres, sans que cela ne doive mener à interpréter ces différences comme le signe de leur infériorité ou de l'impossibilité de considérer leurs intérêts.

On sous-estime leurs capacités mentales

Les poissons sont probablement un des groupes d'animaux vis-à-vis desquels on constate le plus grand écart entre l'état du savoir scientifique quant à leurs capacités et les croyances du grand public... D'une certaine manière, cela n'a rien de surprenant, car les connaissances à leur sujet ont considérablement augmenté ces dernières années et les découvertes vont en s'accéléralant. On sait désormais qu'ils peuvent avoir une excellente mémoire (y compris les poissons rouges, ne vous fiez pas aux expressions!), que certains peuvent faire des mathématiques, d'autres utiliser des outils et même se transmettre des techniques, tels que les poissons-archers qui apprennent à cracher un jet d'eau sur leur proie pour les attraper. On sait que des poissons ont des cultures et des traditions qu'ils se transmettent d'une génération à la suivante, par exemple les gorettes jaunes qui apprennent de leurs anciens les chemins à suivre dans un environnement; beaucoup d'entre eux ont des vies sociales riches, et certains peuvent même coopérer entre espèces très différentes. Il a même été montré que les labres nettoyeurs ont conscience d'eux-mêmes en se regardant dans un miroir; cette prouesse a d'ailleurs tellement surpris la communauté scientifique que la fiabilité de ce test du miroir, pourtant utilisé jusqu'alors pour attester de la conscience de soi chez de nombreuses espèces, a alors été remise en question. Comment penser que le test est adéquat, si on en vient à conclure que des poissons peuvent le réussir avec brio? Le double standard est complet (Moro 2023).

Plus que jamais, donc, on sait à quel point les capacités cognitives des poissons sont complexes. Mais pourquoi continue-t-on d'être surpris-es à chacune de ces découvertes? Il me semble qu'on a du mal à sortir d'une conception du monde pourtant complètement dépassée : l'idée d'une échelle des êtres qui hiérarchise les espèces, selon laquelle notamment « l'humain est l'espèce la plus évoluée » et « les poissons sont des animaux inférieurs ». Cette conception de l'ordre du monde qui prévalait, celle de la *scala naturæ* (littéralement l'« échelle de la nature », mais qu'on peut traduire par l'« échelle des êtres ») a pourtant été complètement balayée par les apports scientifiques de la théorie de l'évolution darwinienne. Mais l'idée d'une infériorité essentielle des autres animaux a la vie dure...

Et pour cause : penser que les autres animaux nous sont inférieurs et minimiser leurs capacités a pour effet de faciliter leur exploitation. Il a été montré en psychologie sociale que les participant-es à une étude attribuent en moyenne moins de capacités mentales à un animal lorsqu'ils ou elles viennent de manger la viande de l'animal en question ou lorsque leur était suggéré que l'animal allait servir de nourriture (Bastian et al 2012).

Plus généralement, la dénégation de la vie mentale et subjective des autres animaux relève d'un système de croyances qui légitime et perpétue le spécisme, c'est-à-dire l'oppression qu'exercent les humain-es sur les autres animaux. Affirmer que les animaux sont « bêtes » permet de verrouiller l'ordre social qui asservit les autres animaux, et il est donc d'autant plus important de lutter contre la désinformation qui concerne particulièrement les poissons, afin de mieux dénoncer les violences qui leur sont infligées. Les nouvelles connaissances en éthologie et en cognition animale fragilisent le récit du grand

fossé entre les humain-es et les autres animaux et on aurait donc tort de s'en priver.

Pour autant, connaître leurs capacités ne fait pas tout non plus : il faut pouvoir affirmer leur égalité conjointement à la reconnaissance de leur différence, et justement ne pas tomber dans le piège du semblable. En plus de montrer en quoi les croyances spécistes sur les capacités des poissons sont souvent fausses, il est tout aussi important de rappeler sans ambiguïté que la prise en compte des intérêts des individus ne devrait jamais être conditionnée par la complexité de ces capacités. Pour le dire plus clairement encore : l'intelligence et d'autres capacités cognitives sont des critères non pertinents et illégitimes pour restreindre la considération morale qu'on doit à d'autres individus. La discrimination sur la base de capacités physiques ou mentales moindres ou différentes s'appelle le capacitisme; elle est à dénoncer quand elle s'applique à des humain-es, mais tout autant lorsqu'elle s'applique à d'autres animaux.

C'est donc un paradoxe dans lequel on peut se retrouver lorsqu'on lutte pour les droits des animaux : comment désamorcer les croyances spécistes utilisées pour légitimer leur exploitation sans mobiliser dans le même temps des arguments implicitement capacitistes, qui semblent accréditer l'idée que les capacités cognitives auraient une importance morale? Il ne faut pas retomber dans un raisonnement anthropocentriste qui conditionne la considération morale due aux autres animaux à la possession de traits les rapprochant des humain-es, qui en feraient des individus suffisamment « comme nous ». J'insiste : sous bien des aspects, les poissons ne sont pas « comme nous », ils sont même particulièrement différents, et cela nous demande d'autant plus d'efforts pour construire des relations inter-espèces égalitaires à partir de cette distance,

malgré la perplexité dans laquelle on peut se trouver lorsqu'on cherche à se projeter dans ce que peut être la vie d'un poisson.

Lorsqu'on réfléchit au traitement qu'il est juste de réserver aux poissons, c'est le fait qu'ils ont des intérêts qui compte, le fait qu'on peut leur causer des plaisirs ou leur infliger des souffrances, et donc qu'on peut leur nuire ou au contraire rendre leur vie meilleure. Pour reprendre la fameuse formule de Jeremy Bentham, la question n'est donc pas : « Peuvent-ils raisonner? » ni « Peuvent-ils parler? » mais « Peuvent-ils souffrir? » (Bentham 1789, note p. 283)

On ignore leurs souffrances

On n'entend pas les poissons crier : lorsque des vocalisations ont été identifiées chez une espèce, elles sont quasiment toujours inaudibles par les humain-es (Riberolles 2019). C'est sûrement un des facteurs qui expliquent que l'on continue d'ignorer leurs souffrances. À vrai dire, jusqu'à une époque récente, on les ignorait en un sens très littéral, puisque le consensus scientifique n'avait pas encore établi que les poissons sont sentients, c'est-à-dire ont des expériences conscientes positives et négatives, et peuvent, en particulier, ressentir de la douleur. Mais il y a désormais plus d'indicateurs de la sentience démontrés chez les poissons que chez les oiseaux, et ces derniers sont reconnus comme sentients depuis assez longtemps (Sneddon et Leach 2016). Il devient donc de plus en plus difficile de nier de bonne foi que les poissons peuvent souffrir.

Malgré cela, leur souffrance continue d'être déniée, ou bien relativisée et dévaluée. Même lorsque son existence est reconnue, elle ne compte pas, du moins pas autant; elle n'est pas jugée si grave. On ignore donc aussi leur souffrance au sens où nous y sommes indifférent-es. Mais

cette indifférence morale plus forte envers les poissons qu'envers les mammifères ou les oiseaux semble aussi s'expliquer par la plus grande distance évolutive qui nous sépare d'eux : en effet, une étude du Muséum national d'Histoire naturelle a montré que notre niveau d'empathie spontanée est d'autant plus faible que la distance phylogénétique avec l'animal considéré est forte (Miralles, Raymond et Lecointre 2019).

Notre indifférence générale est d'autant plus regrettable que les pratiques de pêche sont probablement parmi les pires en termes de souffrances engendrées; c'est atroce à un point tel qu'on a du mal à s'imaginer. Les poissons se débattent longuement dans les filets (et peuvent en mourir d'épuisement) avant d'être violemment remontés à la surface; cette remontée brusque crée un choc thermique du fait des différences importantes de température selon la profondeur de la mer et peut engendrer une décompression violente qui fait éclater leurs organes internes, leur faire recracher leur vessie par la bouche ou avoir les yeux qui sortent de leurs orbites; ils sont écrasés sous le poids des autres poissons dans les filets qui les lacèrent, agonisent ensuite pendant plusieurs dizaines de minutes sur les bateaux et finissent par mourir d'asphyxie ou bien sont éviscérés vivants sans étourdissement (Riberolles 2019).

Peut-être la question « Les poissons souffrent-ils? » n'est-elle donc pas la bonne question à poser car, comme le suggère le chercheur Dinesh Wadiwel, elle est formulée « d'une manière qui suppose que nous pouvons continuer à utiliser les poissons comme nous le faisons jusqu'à ce que quelqu'un prouve que nous ne devrions pas le faire » (Wadiwel 2016, p. 204). On pourrait donc continuer à les exploiter de façon abominable tant qu'on n'a pas la certitude qu'ils souffrent bel et bien. C'est dans ce narratif que tentent de nous enfermer

collectivement les tenants de l'exploitation des animaux aquatiques, littéralement pour pouvoir continuer de noyer le poisson plus longtemps – car si vous pensiez qu'on ne peut par définition pas noyer un poisson, sachez qu'on peut l'asphyxier dans l'eau si ses branchies sont comprimées, notamment par les filets.

Des scientifiques – qui, dans la déclaration de liens d'intérêt de l'article, reconnaissent être une majorité à pratiquer eux-mêmes la pêche (pour le loisir ou leur consommation) – continuent de fabriquer du doute autour de la sentience des poissons, en arguant de l'impact économique désastreux si on reconnaissait que les poissons sont sentients et qu'on prenait les mesures nécessaires pour réduire cette souffrance (Diggles et al. 2023). S'il fallait résumer leur argument : « On les exploite atrocement, donc ils ne peuvent pas être sentients ». Et la conséquence de cet argumentaire est qu'on peut continuer de les exploiter affreusement et d'ignorer leur souffrance. Il convient donc de refuser ce cadrage et plutôt de retourner la question à ceux qui infligent des traitements abominables aux poissons : pouvez-vous démontrer qu'ils ne souffrent pas ?

D'autant que les poissons résistent aux traitements qui leur sont infligés. En effet, Dinesh Wadiwel montre que la conception même des techniques et outils de la pêche repose sur le fait que les poissons résistent : notamment l'hameçon et le filet ont été conçus parce que les poissons cherchent à s'échapper et ne se laissent pas attraper passivement (Wadiwel 2016). La résistance est précisément ce qui rend la violence nécessaire pour asseoir sa domination, et ces outils doivent s'adapter aux formes particulières que prend la résistance de tel animal dans tel contexte. Comme ne manque jamais de le rappeler la cofondatrice de l'association Paris

Animaux Zoopolis, Amandine Sanvisens, la pêche est fondamentalement du piégeage : il s'agit littéralement de tendre un piège à l'animal pour s'emparer de son corps. Or, s'il est besoin de les piéger, c'est parce que les poissons résistent, parce qu'ils ne se laissent pas faire. On ne les « attrape » pas comme on attraperait un ballon qui nous arrive dessus ; on les capture contre leur volonté. Ainsi, les techniques de pêche constituent paradoxalement la preuve et le meilleur révélateur de la résistance animale.

On ne pleure pas leur mort

À bien des égards, les poissons souffrent tout particulièrement du spécisme... D'abord parce qu'ils sont incroyablement plus nombreux à être tués pour la consommation humaine que tous les animaux terrestres réunis : l'organisation Fishcount estime qu'entre 1000 et 3000 milliards de poissons sont pêchés chaque année, et les poissons sont de façon croissante tués dans des élevages aquacoles et non par capture (fishcount.org.uk 2024).

Mais les poissons sont particulièrement en proie au spécisme surtout – et c'est sûrement la raison principale du nombre gigantesque de victimes – parce que leurs souffrances et leur mort ne sont même pas considérées comme un problème, comme une chose qui peut être débattue ou changée, ou même regrettée. En somme, comme le formule la philosophe Judith Butler, leur mort n'est pas « pleurable » (« *grievable* »). La vie des poissons est « précaire », au sens où les en priver ne suscite aucune indignation ; elle est radicalement séparée des vies « qui méritent d'être défendues, valorisées et pleurées lorsqu'elles sont perdues » (Butler 2009, p. 38). Et si leur mort n'est pas le moins du monde regrettée, c'est que leur vie n'a jamais

vraiment compté, n'a jamais été jugée comme ayant de la valeur. C'est si vrai que les poissons ne sont pas comptés en nombre d'individus tués, mais en tonnes de matière, d'où les estimations très approximatives qui doivent être calculées indirectement par Fishcount à partir du poids moyen des espèces.

Cette ligne symbolique tracée entre les vies qui sont dignes d'être pleurées et celles qui ne comptent pas empêche de prendre pleinement la mesure des traitements atroces infligés aux poissons et de la profonde injustice qu'ils subissent. La violence à leur égard est constamment niée et relativisée, et la mort de ces individus n'est pas construite comme une question politique, et donc pas sujette au débat ou au changement; cette construction idéologique facilite et perpétue la guerre que les humains livrent chaque jour contre les autres animaux.

Contre cette naturalisation du droit de vie ou de mort des humains sur les autres animaux, il convient de rappeler sans cesse que leur mort est au contraire une question profondément politique. Qui vit? Qui est mis à mort? Quelles morts comptent? Quelles morts sont au contraire invisibilisées, justifiées, puis oubliées? Autant de questions qui ne vont pas de soi et qu'il s'agit de porter dans le débat public. Les mouvements sociaux doivent toujours lutter pour révéler et faire reconnaître la violence des dominations qu'ils dénoncent, en affirmant haut et fort : « Ces vies comptent. Ces souffrances et ces morts sont injustes! » De même, l'antispécisme se bat non seulement contre la violence incroyable que les humains exercent contre les autres animaux, mais aussi contre l'invisibilisation, la négation ou l'euphémisation permanente de cette violence. C'est le sens par exemple de la campagne de l'association Paris Animaux Zoopolis pour que soit rendu hommage aux animaux qui ont participé, de

gré ou de force, à la guerre; ce combat a pour but de visibiliser la présence active des autres animaux au sein des batailles, et de commémorer leur mort en la rendant aussi pleurable que celle des soldats humains.

Or, si une victoire culturelle a pu être obtenue pour ces animaux terrestres – un monument en mémoire des animaux morts à la guerre doit bientôt voir le jour à Paris (PAZ 2023) –, la mort des poissons est encore rarement vue comme digne de préoccupation. Assez singulièrement, quand une personne déclare être végétarien·ne, il arrive plus souvent qu'on ne le croit qu'on lui demande : « Est-ce que tu manges du poisson? » Et il arrive aussi assez souvent que des personnes qui se considèrent végétariennes en mangent effectivement... On peut d'ailleurs encore voir ces animaux entiers dans les poissonneries sans trop de dégoût, tandis que les cadavres des animaux terrestres doivent désormais être préalablement découpés et présentés en morceaux, voire sous un aspect transformé, sous peine que le rappel qu'il s'agit bien là d'un animal mort suscite le malaise et dissuade de l'achat.

Une autre manifestation de la moindre valeur accordée à la vie des poissons est l'écart des discours de condamnation entre la chasse de loisir (d'animaux terrestres) et la pêche de loisir (d'animaux aquatiques) : alors qu'il s'agit fondamentalement de la même pratique, la chasse est bien plus décriée, tandis que la pêche ne fait pas l'objet d'une condamnation sociale aussi forte. Les chasseurs doivent même faire valoir d'autres motifs que leur seul plaisir de chasser pour justifier leur pratique – par exemple, la régulation des écosystèmes, qui n'est qu'une vaste mascarade –, tandis que les pêcheurs peuvent encore dire qu'ils pêchent pour le plaisir sans qu'on leur demande plus de comptes.

Il y a donc un deux poids deux mesures permanent vis-à-vis des poissons, auquel nous devons être attentif-ves au sein du mouvement antispéciste, car nous sommes aussi susceptibles de céder aux mêmes biais, tant ils sont ancrés dans la société et dans notre psyché.

Conclusion : étendre la solidarité animale jusque dans les eaux

Les poissons posent un défi au mouvement antispéciste : sommes-nous à la hauteur pour défendre les intérêts de ces animaux encore plus altérés que les autres, à peine considérés comme des individus, pour lesquels les humain-es éprouvent en moyenne peu d'empathie et dans la vie desquels on a du mal à se projeter ?

À vrai dire, c'est une question qui se pose pour tous les animaux que les humain-es exploitent et dominent, auxquels s'applique aussi tout ce que j'ai décrit dans cet article, quoique à un degré moindre que les poissons. Par ailleurs, je me suis restreint à parler des poissons parce que c'est déjà une catégorie très large qui regroupe des animaux extrêmement différents. Mais il est primordial d'avoir la même attention pour d'autres animaux qui sont aussi exploités, déconsidérés, massacrés en nombre et dont on déplore peut-être encore moins la mort : notamment les crabes, les homards et les crevettes, et autres crustacés décapodes qui sont estimés sentients d'après un récent rapport de la London School of Economics (Birch et al. 2021).

Il ne fait pas de doute qu'il nous faut apprendre à développer plus d'empathie pour ces individus, bien qu'ils soient très différents de nous et que nous ayons beaucoup de mal à nous projeter dans leur vie et dans leur monde. Mais à défaut de pouvoir modeler notre empathie à notre guise, nous pouvons tout au moins travailler

sur notre solidarité. Il me semble que ce dernier concept est le plus approprié pour penser la relation que nous devons construire avec les autres animaux. Car la solidarité est le fruit d'une volonté politique qui s'efforce de transcender les différences pour inclure tout le monde au sein de la communauté morale des égaux. *Égal* ne veut pas dire *identique*, et ne devrait jamais requérir que nous nous considérions comme semblables. On peut reconnaître la difficulté plus grande d'étendre cette solidarité politique à des êtres qui nous sont aussi distants sur le plan de l'évolution que les poissons, sans laisser tomber cette exigence sous prétexte qu'elle serait difficile à satisfaire.

Nul besoin donc de noyer le poisson sur la difficulté ou l'ampleur de la tâche : les relations avec les animaux aquatiques mettent à l'épreuve nos principes de justice et leur application. Construire un monde débarrassé du spécisme est une tâche infiniment difficile, qui requerra de l'inventivité politique, une volonté de fer, des stratégies efficaces et certainement des décennies de lutte. Et la construction de communautés inter-espèces basées sur la justice ne saurait se faire en oubliant ou négligeant les intérêts de toute une catégorie d'individus du fait de leurs différences, au demeurant les plus nombreux à être exploités par ce système spéciste. Il ne reste donc plus qu'à nous montrer exigeant-es pour mettre en œuvre nos principes, et tout faire pour aller dans la bonne direction.

Notice biographique

Victor Duran-Le Peuch est le créateur et animateur du podcast contre le spécisme *Comme un poisson dans l'eau*.

Références

- Bastian, B., et al., (2012). Don't Mind Meat? The Denial of Mind to Animals Used for Human Consumption. *Personality and Social Psychology Bulletin*. 38(2), 247–256.
- Bentham, J., (1970). *An Introduction to the Principles of Morals and Legislation*. Dans J. H. Burns et H. L. A. Hart, dir. London: Athlone Press. (tr. fr. *Introduction aux principes de morale et de législation*, Paris: Vrin, 2011, p. 324-325).
- Birch, J. et al., (2021). Review of the evidence of sentience in cephalopod molluscs and decapod crustaceans. London: London School of Economics and Political Science. [Consulté le 6 janvier 2024]. Disponible sur : <https://www.lse.ac.uk/business/consulting/assets/documents/Sentience-in-Cephalopod-Molluscs-and-Decapod-Crustaceans-Final-Report-November-2021.pdf>
- Butler, J., (2009). *Frames of War: When is Life Grievable?* London: Verso.
- Diggles, D.B.K. et al., (2023). Reasons to Be Skeptical about Sentience and Pain in Fishes and Aquatic Invertebrates. *Reviews in Fisheries Science & Aquaculture*. 32(9), 1-24.
- fishcount.org.uk (2024). Reducing suffering in fisheries. [Consulté le 6 janvier 2024]. Disponible sur : <http://fishcount.org.uk/>
- Ferdinand, M., (2019). *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*. Paris : Seuil.
- Miralles, A., Raymond, M., et Lecointre, G., (2019). Empathy and compassion toward other species decrease with evolutionary divergence time. *Sci Rep*. 9(19555). Disponible sur : <https://doi.org/10.1038/s41598-019-56006-9>
- Moro, S., (2023). Les poissons plient le game. Entretien avec Victor Duran-Le Peuch dans le podcast Comme un poisson dans l'eau. Disponible sur : <https://podcasters.spotify.com/pod/show/victor-duran-le-peuch/episodes/20-Les-poissons-plient-le-game---Sbastien-Moro-12-e21b5ef>
- PAZ – Paris Animaux Zoopolis, (2023). Rendons hommage aux animaux de guerre. [Consulté le 6 janvier 2024]. Disponible sur : <https://zoopolis.fr/nos-campagnes/la-bataille-culturelle/rendons-hommage-aux-animaux-de-guerre/>
- Riberolles, G., (2021). *Souffrances des poissons pêchés : vers la fin d'un impensé*. Paris : La Fondation Droit Animal, Ethique et Sciences. Disponible sur : <https://www.fondation-droit-animal.org/111-souffrances-poissons-peches-vers-fin-impense/>
- Sneddon, L. U. et Leach, M. C., (2016). Anthropomorphic denial of fish pain. *Animal Sentience*, 1(28).
- Wadiwel, D., (2016). Do Fish Resist. *Cultural Studies Review*. 22(1), 196-242.